

Une histoire populaire ?

Par Philippe VICARI
CFS asbl

Les livres se réclamant de l'histoire populaire se multiplient ces derniers temps. Extension du domaine de la recherche ou simple effet de mode, ils participent d'une préoccupation commune sans toutefois en partager une déclinaison unique. De quoi cette histoire populaire porterait-elle alors le nom ?



Pour citer ce document : VICARI Philippe, « Une histoire populaire ? », CFS asbl, 2019
URL : http://ep.cfsasbl.be/IMG/pdf/une_histoire_populaire.pdf

Avec le soutien de :



Une histoire populaire ?

Par Philippe VICARI
CFS asbl

Une grande partie de l'histoire populaire ressemble à la trace de l'ancienne charrue. On peut croire qu'elle a complètement disparu en même temps que les laboureurs, il y a des siècles. Mais tout photographe aérien sait que, sous certaines lumières et certains angles, les ombres des sillons depuis longtemps oubliés sont encore bien visibles.

Eric J. Hobsbawm (1917–2012)

L'histoire populaire aurait le vent en poupe à en croire la publication ces dernières années de plusieurs livres en français reprenant cet intitulé. Défrichant à diverses échelles des acres de passé laissés à l'abandon, des auteurs éclairent sous un jour nouveau le devenir historique avec pour point commun un placement de focale sur le peuple¹. En substance à tout le moins car malgré une même dénomination se profilent des approches parfois fort différentes. Tout récemment encore, la parution dans un intervalle assez étroit de deux ouvrages qui tous deux ont pour objet la France et se réclament de l'histoire populaire donne à penser que derrière cette qualification coexistent des acceptions relativement variées : *Les luttes et les rêves. Une histoire populaire de la France de 1685 à nos jours* de Michelle Zancarini–Fournel sorti en décembre 2016 et suivi en septembre 2018 par *Une histoire populaire de la France. De la guerre de Cent Ans à nos jours* de Gérard Noiriel sont une opportunité pour tenter de mieux cerner ce que

désigne cette appellation². Leur comparaison pour autant doit se garder de tout enfermement dans une définition strictement circonscrite qui s'avèrerait au surplus un exercice périlleux.

En ce sens, analysant l'usage du langage dans le discours historique avec son essai *Les mots de l'histoire* en 1992, Jacques Rancière commençait par un utile rappel : « Une histoire, au sens ordinaire, c'est une série d'événements qui arrivent à des sujets généralement désignés par des noms propres. (...) Une histoire, c'est aussi, au second degré, le récit de ces séries d'événements attribuées à des noms propres. (...) Le propre d'une histoire est de pouvoir toujours aussi bien être ou ne pas être une histoire. »³ Soulignant de la sorte comment, dans la langue française, ce substantif désigne tout à la fois les faits du passé et le récit qui les agence, le philosophe replaçait la discipline scientifique qui lui est attachée dans son ambivalence fondamentale, entre prétention de véridicité et fiction narrative.

Étant entendu la polysémie du terme « histoire », la signification de « populaire » n'est pas en reste. Généralement employé par opposition à un mono-

1 Voir par exemple Chris HARMAN, *Une histoire populaire de l'humanité. De l'âge de pierre au nouveau millénaire*, Paris, La Découverte, 2011 traduit par Jean–Marie Guerlin d'après *A People's History of the World. From the Stone Age to the New Millennium*, Londres, Bookmarks, 1999 ; Vijay PRASHAD, *Les nations obscures. Une histoire populaire du tiers monde*, Montréal, Écosociété, 2009 traduit par Marianne Champagne d'après *The Darker Nations. A People's History of the Third World*, New–York, The New Press, 2007 ; Tony BUSSELEN, *Une histoire populaire du Congo*, Bruxelles, Aden, 2010 traduit par Isabelle Lambert d'après *Congo voor beginners*, Berchem, EPO, 2010.

2 Michelle ZANCARINI–FOURNEL, *Les luttes et les rêves. Une histoire populaire de la France de 1685 à nos jours*, Paris, La Découverte, 2016 et Gérard NOIRIEL, *Une histoire populaire de la France. De la guerre de Cent Ans à nos jours*, Paris, Agone, 2018.

3 Jacques RANCIÈRE, *Les mots de l'histoire. Essai de poétique du savoir*, Paris, Seuil, 1992, pp. 7–8.

pole de légitimité détenu par une élite qui l'a elle-même déprécié comme tel, l'attribut renvoie globalement au commun, au vulgaire, non sans une certaine ambiguïté sur ce que cela recouvre. « Les locutions qui comportent l'épithète magique de "populaire" sont protégées contre l'examen par le fait que toute analyse critique d'une notion touchant de près ou de loin au "peuple" s'expose à être immédiatement identifiée à une agression symbolique contre la réalité désignée », relevait à ce propos le sociologue Pierre Bourdieu lorsqu'il entreprit dans un article circonstancié de 1983 intitulé *Vous avez dit "populaire" ?* la dissection de l'idée de langage populaire⁴.

Or c'est exactement de complications de cet ordre qu'eurent à souffrir en France les historiens explorant le champ des mentalités lorsqu'ils se penchèrent sur ce qu'ils eurent l'imprudence de nommer « culture populaire » aux fins de la distinguer de la culture considérée savante. Sur ce point justement, l'aperçu que donna Dominique Kalifa en 2005 de la rencontre entre *Les historiens français et le "populaire"* montre qu'à l'opposé de leur aspiration à l'ouverture, elle révélait un confinement dépréciatif, une disqualification intellectuelle. Par conséquent, remarque l'historien, la controverse suscita dans la profession « une profonde gêne à l'égard de l'adjectif "populaire", aux sources d'infinies contorsions lexicales : recours généralisé et parfois peu crédible aux guillemets, usage de termes ou d'expressions de substitution, généralement peu ou pas explicités (culture "ordinaire", "quotidienne", "moyenne", "de grande diffusion", "de large circulation", etc.). »⁵

Au vu de ces quelques ambiguïtés, difficultés et autres embarras de vocabulaire, comment dès lors appréhender l'affirmation d'une histoire dite populaire ? Ou, plus précisément, qu'est-ce qui fait que cette histoire avancée par un Noiriel ou une Zancarini-Fournel puisse être déclarée populaire ? Et peut-être d'abord, qu'est-ce qui a bien pu motiver ces deux scientifiques, spécialistes de l'immigration, du racisme et des milieux ouvriers pour lui, des migrations, du genre ainsi que du

syndicalisme et des mouvements sociaux pour elle, à se lancer au crépuscule de leur carrière dans l'écriture d'une telle histoire populaire ?

D'Howard Zinn à Victor Hugo

Bien que leurs travaux les y prédisposaient, tant Gérard Noiriel que Michelle Zancarini-Fournel se sont en réalité attelés à la confection de leur histoire populaire sur la sollicitation expresse d'éditeurs souhaitant publier un livre sur le modèle d'un célèbre best seller. « Agone, le petit éditeur marseillais qui avait publié la version française du livre d'Howard Zinn, *Une histoire populaire des États-Unis*, m'avait demandé il y a une dizaine d'années si je ne voulais pas faire la même chose pour la France. J'étais flatté qu'on ait pensé à moi mais je me suis rendu compte que c'était peut-être beaucoup plus compliqué que ce que j'avais cru au départ. Ça a donc pris beaucoup plus de temps que ce que je ne pensais », rapporte le premier dans une interview de mars 2019⁶. Entre-temps, un projet équivalent fut confié à la seconde qui explique dans un entretien de décembre 2016 : « Le livre est une commande des éditions La Découverte, à l'automne 2014. (...) Quand est sortie en 2002 l'*Histoire populaire des États-Unis* d'Howard Zinn en français, je me suis dit : "Il faudrait faire une histoire populaire pour la France...", ce qui fait que lorsque les éditions La Découverte me l'ont proposé, j'ai sauté sur l'occasion, j'étais absolument ravie. »⁷ Et de bien préciser : « C'est la consigne que m'a donnée La Découverte : "On veut une histoire populaire à la Howard Zinn" »⁸.

Le succès commercial aux États-Unis comme à l'étranger du livre devenu culte depuis sa première parution en 1980 justifie aisément l'intérêt manifesté par les deux maisons d'édition⁹. C'est par

4 Pierre BOURDIEU, « Vous avez dit "populaire" ? », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 46, 1983, p. 98.

5 Dominique KALIFA, « Les historiens français et "le populaire" », *Hermès*, n° 42, 2005/2, p. 57.

6 Gérard NOIRIEL et Jérôme LAMY, « "Une résistance à la domination parcourt les siècles" », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, n° 143, 2019, p. 146.

7 Michelle ZANCARINI-FOURNEL et Anne JOLLET, « Décentrer le regard : l'histoire populaire des luttes et des résistances », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, n° 134, 2017, p. 156.

8 *Ibid.*, p. 157.

9 Howard ZINN, *A People's History of the United States. 1492–Present*, New-York, Harper & Row, 1980. Réédité et mis à jour à quatre reprises, il a été traduit en français, notamment, par Frédéric Cotton sous le titre *Une histoire populaire des États-Unis. De 1492 à nos jours*, paru en 2002 chez Agone.

contre d'un succès d'estime pour son auteur que dénote l'engouement des historiens auxquels elles se sont adressées. Une haute considération que Noiriel explicite en avant-propos de son ouvrage : « Le but de ce grand historien américain était de proposer une "histoire par en bas" faisant une vraie place à ceux dont les manuels ne parlaient pas ou peu (...). Le projet d'une telle histoire alternative était inédit il y a trente-cinq ou quarante ans. »¹⁰ Ce dernier commentaire revient étonnamment à faire peu de cas du renouveau de l'histoire sociale ou de l'émergence de l'histoire orale dans les années 1970 qui justement portaient l'attention sur les dominés avec un regard neuf ; cela revient aussi à écarter des travaux plus anciens s'inscrivant nettement dans cette optique.

Car si Noiriel admet avoir également mobilisé le sociologue allemand Norbert Elias pour nourrir sa démarche socio-historique, c'est pour sa part au penseur et militant communiste italien Antonio Gramsci et à sa notion de subalternes que se rapporte Zancarini-Fournel dans son introduction, et surtout en effet à l'historien britannique Edward P. Thompson qui dès les années 1960 « a quant à lui insisté sur la nécessité de faire une "histoire par en bas" »¹¹. Cette expression, dans sa version anglaise, cherchait à l'époque à approfondir l'histoire populaire en tant que posture d'investigation telle qu'elle avait été consacrée par un ouvrage de la fin des années 1930 se démarquant de la seule vocation de vulgarisation qui, suivant une tradition du 19^{ème} siècle, caractérisait encore l'histoire qualifiée de populaire¹². Elle avait par ailleurs déjà été employée en français au début des années 1930 par Lucien Febvre pour évoquer l'œuvre avortée d'un confrère ayant exploré une voie comparable, et de déplorer alors « cette histoire révolutionnaire qui nous manque toujours : histoire de masses et non de vedettes ; histoire vue d'en bas et non d'en haut »¹³.

10 Gérard NOIRIEL, *Une histoire populaire...*, op. cit., p. 8.

11 Michelle ZANCARINI-FOURNEL, *Les luttes et les rêves...*, op. cit., p. 11.

12 Edward P. THOMPSON, « History from below », *Times Literary Supplement*, 7 avril 1966, p. 279 à la suite de Arthur L. MORTON, *A People's History of England*, Londres, Victor Gollancz, 1938.

13 Lucien FEBVRE, « Albert Mathiez : un tempérament, une éducation », *Annales d'histoire économique et sociale*, n° 18, 1932, p. 576.

Mais, d'en bas ou populaire, peu importe la formule comme le nota naguère le sociologue Paul Pasquali : « Par-delà les différences d'objet et de style, le projet est similaire : mettre au premier plan le peuple, les anonymes et les marginaux, contre les récits centrés sur les grands hommes, les États et les institutions ; et insister sur la rationalité des croyances et révoltes populaires, contre le regard surplombant des élites et de l'historiographie traditionnelle des mouvements sociaux. »¹⁴ Et pour ce qui est de la chronologie, preuve si besoin que l'histoire populaire si elle doit beaucoup à Zinn pourrait à souhait s'enorgueillir de références plus anciennes, Eric J. Hobsbawm, autre historien britannique considéré comme pionnier en la matière sans pourtant jamais s'en être revendiqué, faisait du reste remonter l'origine de cette approche de l'histoire bien plus loin : « L'histoire des gens ordinaires comme sujet d'étude commence donc avec l'histoire des mouvements de masse au XVIII^e siècle. Je suppose que Michelet est le premier grand praticien de l'histoire populaire »¹⁵. Seulement plutôt qu'à Jules Michelet, illustre historien du 19^{ème} siècle connu entre autres pour son essai sur *Le Peuple*, c'est à un de ses contemporains, vénéré en France notamment pour sa fresque *Les Misérables*, que Zancarini-Fournel et Noiriel, chacun à sa manière, rendent hommage.

Que ce soit par un emprunt pour le titre du livre — « C'est l'histoire des multiples vécus d'hommes et de femmes, celle de leurs accommodements au quotidien et, parfois, ouvertes ou cachées, de leurs résistances à l'ordre établi et aux pouvoirs dominants, l'histoire de "[leurs] luttes et de [leurs] rêves" »¹⁶ — ou que ce soit par une anecdote en

14 Paul PASQUALI, « La politique de l'"histoire par en bas" », *Genèses*, n° 99, 2015/2, p. 155, note 2.

15 Eric J. HOBBSAWM, « L'histoire populaire » dans idem, *Marx et l'histoire. Textes inédits*, Paris, Demopolis, 2008, p. 140 (et p. 149 pour l'exergue du début), traduit par Christophe Magny d'après idem, « History from Below. Some Reflections » dans Frederick KRANTZ (éd.), *History from Below. Studies in Popular Protest and Popular Ideology in Honour of George Rudé*, Montréal, Québec, Concordia University, 1985. Cette traduction fort commode, faut-il le préciser, ne rend pas bien compte des subtilités de langage employées par Hobsbawm dans cet article pour éviter l'une comme l'autre expression et leur préférer l'usage de *grassroots*, qui signifie la « base ».

16 Michelle ZANCARINI-FOURNEL, *Les luttes et les rêves...*, op. cit., p. 11 : « titre du Livre III des *Contemplations* de Victor Hugo, dont le recueil fut publié le 23 avril 1856. »

guise d'accroche de quatrième de couverture — « Il prit conscience à ce moment-là qu'il avait des lecteurs dans les milieux populaires et que ceux-ci se sentaient humiliés par son vocabulaire dévalorisant. Progressivement le mot "misérable", qu'il utilisait au début de ses romans pour décrire les criminels, changea de sens et désigna le petit peuple des malheureux »¹⁷ —, Zancarini-Fournel et Noiriel résumant par l'intermédiaire de Victor Hugo, qui reste un des écrivains préférés des Français, l'esprit avec lequel ils ont respectivement pensé la dimension populaire de l'histoire.

Au-delà de l'exploitation d'un filon par les éditeurs, et sans qu'il paraisse nécessaire d'épiloguer davantage sur les influences de ces deux historiens, à quoi l'une et de l'autre font-ils concrètement allusion lorsqu'ils envisagent une histoire populaire ? Ou pour résumer, de quoi, sous leur plume, l'histoire populaire est-elle somme toute le nom ?

Aux prises avec la domination

L'histoire que donnent à lire Michelle Zancarini-Fournel et Gérard Noiriel, en dépit de nuances, les réunit en ce qu'elle s'annonce populaire par filiation historiographique. Elle les sépare cependant dans leur façon de concevoir l'objet populaire. L'anecdote relative à Victor Hugo rapportée par Noiriel sert en fait à illustrer la manière dont il s'éloigne du « sillage d'Howard Zinn »¹⁸. Le changement de vision opéré chez l'écrivain à l'égard du peuple, désormais moins méprisante et plus empathique, éclaire selon lui « la dialectique entre dominants et dominés »¹⁹. Pour être plus imagé, l'historien adapte un proverbe cher à Zinn : « Il disait souvent que jusqu'à son époque on avait fait l'histoire des chasseurs et que lui voulait faire l'histoire des lapins. J'ai défini l'histoire populaire, en gros, comme l'histoire de la chasse, c'est-à-dire que je tiens compte à la fois des chasseurs et des lapins. Je pense qu'on ne peut pas comprendre les lapins si on n'a pas étudié les chas-

seurs, la stratégie dépendant forcément de celle des chasseurs. C'est ça ce que j'appelle "le populaire". »²⁰ Voilà pourquoi, soutient-il, « plutôt que d'adopter le point de vue des dominés, j'ai privilégié l'analyse de la *domination*, entendue comme l'ensemble des relations de pouvoir qui lient les hommes entre eux. »²¹ C'est là une spécificité de la socio-histoire profilée par Noiriel que de prioriser l'examen des liens d'interdépendance entre groupements : « Cette perspective relationnelle explique que, pour moi, le "populaire" ne se confond pas avec les "classes populaires". »²²

Tout l'inverse de Zancarini-Fournel dont le livre, indique la quatrième de couverture, retrace « cette histoire de la France "d'en bas", celle des classes populaires et des opprimé.e.s de tous ordres »²³. Les rapports de domination n'en sont pas moins importants pour elle, si ce n'est qu'elle les aborde depuis ceux qui les subissent selon sa grammaire gramscienne : « J'ai tenté d'écrire ici une histoire populaire des dominé.e.s, une *histoire située* des subalternes, qui s'appuie autant que possible sur leur expérience, telle que l'on peut la reconstituer, tout en étant attentive aux cadres sociaux, c'est-à-dire aux contraintes qui ont pesé sur elles et eux. »²⁴ À l'instar de Zinn, Zancarini-Fournel assimile son histoire populaire à celle des classes populaires ; cela ne l'empêche pas elle aussi de se distancier de son homologue d'outre-Atlantique : « J'avais lu le livre en 2002, mais je n'ai pas voulu le relire car je ne voulais absolument pas le "décalquer". Je voulais faire mon propre chemin. »²⁵ Cela s'observe particulièrement dans son souci permanent, autre contraste flagrant avec Noiriel, de laisser la place aux perceptions des premiers concernés, mettant l'accent sur les individualités : « Le récit s'attache à mettre en exergue des histoires singulières et pas seulement une histoire de groupes, de mouvements ou d'organisations. Il s'agit d'une histoire incarnée passant parfois par l'intime, une histoire de sensible, attentive aux

17 Gérard NOIRIEL, *Une histoire populaire...*, op. cit., quatrième de couverture, à propos des protestations que valut à Hugo l'emploi en 1841 du mot « populace » pour désigner le peuple des quartiers pauvres de Paris.

18 Gérard NOIRIEL, *Une histoire populaire...*, op. cit., p. 8.

19 Gérard NOIRIEL et Jérôme LAMY, « "Une résistance à la domination parcourt les siècles" », op. cit., p. 149.

20 *Ibidem*.

21 Gérard NOIRIEL, *Une histoire populaire...*, op. cit., p. 9.

22 *Ibidem*.

23 Michelle ZANCARINI-FOURNEL, *Les luttes et les rêves...*, op. cit., quatrième de couverture.

24 *Ibid.*, p. 11.

25 Michelle ZANCARINI-FOURNEL et Anne JOLLET, « Décentrer le regard : l'histoire populaire des luttes et des résistances », op. cit., p. 157.

émotions, aux bruits et aux sons, aux paroles et aux cris. C'est pourquoi le texte est émaillé de nombreuses citations — témoignages, manifestes et chansons — qui sont autant de voix à entendre. »²⁶ La détermination populaire de l'histoire est la résultante d'un positionnement méthodologique de la part de Noirielle comme de Zancarini-Fournel dans l'exercice de leur métier les menant à étudier qui les configurations de la domination, qui les expressions d'insoumission à celle-ci²⁷.

Divergeant par leurs axes de travail et les options qui en découlent, les deux historiens tendent néanmoins à se rejoindre par une définition du peuple des plus inclusives. Poursuivant la description de sa démarche, Noirielle étaye : « Cette perspective m'a conduit à débiter cette histoire de France à la fin du Moyen Âge, c'est-à-dire au moment où l'État monarchique s'est imposé, dans le cadre de relations internationales qui ont constamment affecté son développement. Appréhendé sous cet angle, le "peuple français" désigne l'ensemble des individus qui ont été liés entre eux parce qu'ils ont été placés sous la dépendance de ce pouvoir souverain, d'abord comme sujets puis comme citoyens. »²⁸ Parallèlement à cette représentation générique du peuple qui rassemble finalement l'immense majorité des gens, Zancarini-Fournel mentionne expressément des catégories de personnes qui en sont historiquement le plus souvent absentes. Elle commence son récit en 1685, année phare de la légalisation de l'oppression au service du pouvoir par l'institution juridique de l'exclusion des protestants et de l'esclavage des noirs : « Choisir cette date comme point de départ d'une histoire de la France moderne et contemporaine, c'est vouloir décentrer le regard, affirmer l'intérêt pour les vies de femmes et d'hommes "sans nom", pour les minorités religieuses et de couleur »²⁹. Et elle argue : « Pas plus que la "France" ne remonte, en tant que

phénomène historique, à "nos ancêtres les Gaulois", son histoire ne saurait se réduire à celle de l'Hexagone. Les colonisés (...) prennent ici toute leur place dans le récit, de même que les migrants qui, "accueillis à bras fermés", ont façonné ce pays. »³⁰ Une opinion partagée par Noirielle n'ayant « jamais pu croire que la domination se réduisait à l'exploitation des pauvres par les riches, même s'il s'agit là d'une dimension essentielle. (...) C'est l'une des raisons qui expliquent l'importance que j'ai accordée dans ce livre au problème de la *nationalité* car, depuis le XIX^e siècle, le clivage entre les nationaux et les étrangers a été une des plus puissantes relations de pouvoir ayant permis aux dominants de creuser le fossé séparant les différentes composantes des classes populaires. »³¹ Par ce regard englobant sur un peuple pluriel, constamment en évolution, ces historiens s'inscrivent en faux contre l'exaltation d'une identité française originelle, exclusive, et leurs ouvrages participent d'un renouveau des grandes synthèses historiques s'efforçant d'enrayer la perpétuation, par des personnalités politiques ou médiatiques autant que par certaines sommités de la discipline, du vieux roman national que des années de recherches historiennes auraient espéré définitivement révolu³².

La conviction animant Zancarini-Fournel et Noirielle dans ce combat les encourage à destiner leur histoire populaire à un lectorat qui, par analogie, serait lui-même populaire. Véritables briques prêtes à décourager les plus fervents amateurs d'histoire — 902 pages de texte chez elle, 744 chez lui —, leurs sommes empruntent une forme qu'ils estiment appropriée au public qu'ils ciblent afin d'éviter toute ségrégation intellectuelle. Cette volonté, Zancarini-Fournel l'affirme dans un type d'écriture « qui n'est pas totalement académique, bien qu'elle soit maîtrisée, car je la voulais destinée à un public le plus large possible, sans mots incompréhensibles ni phrases trop complexes. J'ai dû beaucoup me maîtriser, parce que j'ai l'habitude de mettre trois phrases en une, j'ai dû couper

26 Michelle ZANCARINI-FOURNEL, *Les luttes et les rêves...*, op. cit., p. 12.

27 Voir sur ce point Gérard NOIREL, *Introduction à la socio-histoire*, Paris, La Découverte, 2006 et Michelle ZANCARINI-FOURNEL, « À propos du "retard" de la réception en France des Subaltern Studies », *Actuel Marx*, n° 51, 2012/1, pp. 150-164.

28 Gérard NOIREL, *Une histoire populaire...*, op. cit., pp. 8-9.

29 Michelle ZANCARINI-FOURNEL, *Les luttes et les rêves...*, op. cit., p. 11.

30 *Ibid.*, p. 12.

31 Gérard NOIREL, *Une histoire populaire...*, op. cit., p. 11.

32 La polémique suscitée par la sortie de Patrick BOUCHERON (dir.), *Une histoire mondiale de la France*, Paris, Seuil, 2017, autre tentative pour déranger les frontières érigées par les récits de type patriotique, en illustre l'impérieuse nécessité.

des phrases pour les raccourcir, de façon que ce soit plus lisible. »³³ Noiriel pareillement : « Le but étant de mettre cette vaste réflexion à la disposition du plus large public, j'ai adopté la forme du récit en m'efforçant de présenter sous une forme simple des questions parfois très compliquées. »³⁴ Toucher le plus grand nombre constitue une réelle préoccupation : « L'idée est de transposer des connaissances qui viennent de la recherche en sciences sociales, mais dans un langage accessible aux personnes qui n'ont pas l'habitude de lire des livres. (...) Cela a donc été un enjeu au niveau de l'écriture, de la façon de présenter les choses, mais sans rien renier sur le fond. »³⁵ Ayant mobilisé énormément de sources, emprunté à une foule de travaux, leur recherche de lisibilité leur imposa cependant de limiter l'appareil scientifique d'usage à une bibliographie indicative pour lui, à des notes de références en fin d'ouvrage pour elle ; ils ne renoncèrent pas pour autant à une certaine exigence professionnelle qui fut même tributaire de négociations : « Au départ, l'éditeur ne voulait pas de notes. Mais j'ai dit que je ne ferais pas le livre s'il n'y avait pas de notes »³⁶, relate Zancarini-Fournel, « et il n'y a pas de bibliographie, justement parce que l'éditeur a trouvé que ça faisait trop. »³⁷ Et Noiriel insiste : « Je ne conçois pas que l'éducation populaire, parce que c'est le peuple, fasse une production "bas de gamme". »³⁸

Populaire par l'héritage auquel elle se rattache, par l'objet dont elle embrasse l'étude, par la destination qu'elle s'assigne ou encore par la forme sur laquelle elle s'aligne, pourquoi l'histoire de Noiriel et de Zancarini-Fournel ne se montrerait-elle pas encore populaire par l'usage qui lui est dévolu ? Autrement dit, en quoi l'histoire populaire telle qu'ils la livrent s'apparente-t-elle à une action d'éducation populaire ?

33 Michelle ZANCARINI-FOURNEL et Anne JOLLET, « Décentrer le regard : l'histoire populaire des luttes et des résistances », *op. cit.*, p. 156.

34 Gérard NOIRIEL, *Une histoire populaire...*, *op. cit.*, p. 10.

35 Gérard NOIRIEL et Jérôme LAMY, « "Une résistance à la domination parcourt les siècles" », *op. cit.*, p. 147.

36 Michelle ZANCARINI-FOURNEL et Anne JOLLET, « Décentrer le regard : l'histoire populaire des luttes et des résistances », *op. cit.*, p. 162.

37 *Ibid.*, p. 156.

38 Gérard NOIRIEL et Jérôme LAMY, « "Une résistance à la domination parcourt les siècles" », *op. cit.*, p. 147.

Le politique comme ligne d'horizon

Détonnant par maints aspects, s'harmonisant par d'autres, les conceptions de Gérard Noiriel et de Michelle Zancarini-Fournel à l'endroit de l'histoire populaire sont le reflet de leur pratique historique. Qu'il s'agisse d'en assurer le traitement, soit au travers des mécanismes à l'œuvre dans la domination, soit au travers du vécu des formes de résistance à la domination, l'histoire populaire témoigne d'un authentique engagement dans le chef des auteurs. La tenue en 2017 des présidentielles en France n'y est guère étrangère. Retracer les luttes populaires revient pour Zancarini-Fournel à clamer un positionnement qui ne la confine pas à sa discipline : « Pour moi, c'était une manière de manifester mon opposition à la situation politique et sociale actuelle, et je voulais le publier avant la campagne électorale. C'est ma participation personnelle à la campagne électorale de 2017. »³⁹ Une contribution au débat prémonitoire en quelque sorte, dans la mesure où son livre sera « complètement légitimé *a posteriori* par les déclarations d'un certain nombre de candidats à propos du "roman national". Ça tombe à pic, si je puis dire. Ce n'était pas prévu, parce que je ne pensais pas que l'histoire deviendrait un enjeu de la campagne à ce point, mais visiblement elle l'est devenue. »⁴⁰ De son côté, Noiriel, qui par ailleurs fut l'un des fondateurs en 2005 du CVUH (Comité de vigilance face aux usages publics de l'histoire), se penche en postface sur le livre-programme d'Emmanuel Macron publié en 2016 avec pour titre assez insolite *Révolution* : « Je me suis rendu compte qu'il utilisait beaucoup l'histoire dans son livre, qui est truffé de références historiques mais en revanche, j'ai eu beau chercher, je n'ai pas vu la moindre place aux classes populaires. C'est une histoire de France où les classes populaires n'existent pas : pour Macron, toute l'histoire s'explique par les élites », or avec ce genre de certitude pour diriger un pays, « ça ne peut pas fonctionner », dénonce-t-il⁴¹. Et le temps lui donnant raison, la seconde édition, en novembre 2019, de son histoire popu-

39 Michelle ZANCARINI-FOURNEL et Anne JOLLET, « Décentrer le regard : l'histoire populaire des luttes et des résistances », *op. cit.*, p. 157.

40 *Ibidem.*

41 Gérard NOIRIEL et Jérôme LAMY, « "Une résistance à la domination parcourt les siècles" », *op. cit.*, p. 160.

laire sera enrichie d'une nouvelle postface analysant le mouvement des Gilets jaunes : « C'est vrai que je ne remercierai jamais assez les Gilets jaunes, parce qu'ils ont donné une preuve empirique : quand je dis que l'histoire peut expliquer le présent, j'ignorais, comme tout le monde, que ce mouvement allait se produire. »⁴²

Bien sûr ces historiens ne sont en rien des devins ou des prophètes, pas plus que leur militance ne se limite à du conjoncturel. À la croisée de l'érudition et du politique, ils visent simplement une intelligibilité du présent par la fréquentation du passé mais une intelligibilité qui poursuit un objectif profondément militant. « Dans le modèle que représentait pour moi Howard Zinn, l'histoire devait avoir aussi une finalité civique et ne pas uniquement produire des connaissances : l'histoire nous aide à mieux comprendre le monde », commente Noiriél⁴³. La fonction civique de l'histoire qu'il défend se situe naturellement aux antipodes de la mission patriotique que promeuvent les défenseurs d'une histoire communautariste et réactionnaire. « L'ambition ultime » de son livre, tient-il à clarifier, est « d'aider les lecteurs non seulement à penser par eux-mêmes, mais à se rendre *étrangers à eux-mêmes*, car c'est le meilleur moyen de ne pas se laisser enfermer dans les logiques identitaires. »⁴⁴ Un dessein émancipateur de l'histoire populaire qu'approuve Zancarini-Fournel : « Oui, j'espère contribuer à faire penser aux gens l'histoire qu'ils ont vécue, penser leur propre histoire. De toute façon, j'écris l'histoire pour penser le présent. Cela a été dit par beaucoup d'autres et c'est une évidence pour moi qu'on se pose toujours les questions à partir du présent. Si je me suis autant interrogée sur les colonisés ou les immigrés, c'est parce que je trouve que le rejet actuel des migrants est insupportable. »⁴⁵ Interrogeant les problématiques de son temps en faisant ressortir un enracinement parfois long de plusieurs siècles, elle aspire à ce que les classes populaires puissent se réapproprier leur histoire, puissent se

projeter comme actrices de l'histoire : « Il y a une transmission d'expériences (...) qui sert d'appui à l'action et qui contribue à la construction de l'histoire. »⁴⁶

Envisageant tous deux l'histoire populaire comme un instrument d'émancipation de par ses potentialités critiques, comme un moyen susceptible d'agir en faveur de transformations dans la société, Noiriél et Zancarini-Fournel s'inscrivent dans une dynamique d'éducation populaire. Les modalités de sa concrétisation les éloignent toutefois. Tandis que Zancarini-Fournel se maintient dans un rôle académique avec des conférences magistrales, Noiriél intervient en sus à un autre niveau : « Il y a une version "livre" de mon histoire populaire, mais il y a aussi une version "non-livre" et c'est pourquoi je me déplace beaucoup. Je travaille avec des artistes et on fait des spectacles. »⁴⁷ Avec le collectif DAJA (Des Acteurs culturels Jusqu'aux chercheurs et aux Artistes) à la fondation duquel il a participé en 2007 et qui « s'est donné pour ambition de présenter les connaissances produites par des chercheurs en sciences sociales sous des formes susceptibles d'intéresser même celles et ceux qui ne lisent pas de livres », il adapte des pans entiers de son livre en conférences gesticulées consistant en autant d'exposés thématiques « enrichis, complétés, interrompus, par des scènes dialoguées, des séquences faisant participer le public, des documents d'archives projetés sur écran et par un accompagnement musical »⁴⁸. Mais quoi qu'il en soit des moyens de communication utilisés, les deux historiens concourent à une mutualisation du savoir nourrie par la conviction que de son appropriation naîtront des aspirations libératrices à l'encontre des dominations.

Alors d'aucuns objecteront peut-être que l'histoire élaborée par Zancarini-Fournel et par Noiriél n'est nullement d'émanation populaire, qu'elle est écrite sur le bas et non depuis le bas, que le savoir qu'elle diffuse procède d'un point de vue en surplomb d'éminents universitaires. À suivre ces historiens pourtant, ce savoir doit énormément à leur

42 *Ibidem*.

43 Gérard NOIRIEL et Jérôme LAMY, « "Une résistance à la domination parcourt les siècles" », *op. cit.*, p. 148.

44 Gérard NOIRIEL, *Une histoire populaire...*, *op. cit.*, p. 12.

45 Michelle ZANCARINI-FOURNEL et Anne JOLLET, « Décentrer le regard : l'histoire populaire des luttes et des résistances », *op. cit.*, p. 171.

46 *Ibid.*, p. 170.

47 Gérard NOIRIEL et Jérôme LAMY, « "Une résistance à la domination parcourt les siècles" », *op. cit.*, p. 147.

48 Page d'accueil du site web du collectif (<http://www.daja.fr>)

cheminement personnel. Par une transparence qui entremêle éducation populaire et épistémologie, ils instruisent le lecteur de son élaboration en le situant au départ de leur subjectivité. Durant la moitié de son introduction, Zancarini–Fournel retrace une série de souvenirs familiaux de militantisme qui ont nourri sa « volonté d'écrire l'histoire des "gens de peu". »⁴⁹ Et de conclure : « Munie de ce viatique — sans aucun doute partiel et enjolivé par la mémoire — et ayant pris des chemins de traverse dans ma jeunesse contestataire, j'ai fait de l'histoire ma profession et des hommes et des femmes des classes populaires, aux parcours plus variés qu'il n'y paraît dans l'idéologie, mes sujets de recherche. Ce livre leur est dédié. »⁵⁰ Une enfance bercée par l'activisme favorisant chez la cofondatrice en 1994 de la revue *Clio. Femmes, Genre, Histoire* une conscience féministe qui l'incita à accorder au travers de son livre une égale place aux femmes et aux hommes dans le cours de l'histoire. Pour ce qui est de Noiriél, c'est plutôt de sa condition de transfuge social que part le désir d'adjuger à l'histoire la puissance d'annihiler le déterminisme qui traverse son ouvrage : « Mon intérêt pour les classes populaires vient en grande partie de ma propre trajectoire (...). Issu d'un "milieu modeste", comme on dit, j'ai gravi un à un les échelons (...) Autant que je puisse être lucide sur le sujet, je dirais que cette expérience vécue a orienté mon regard sur l'histoire », détaille-t-il en consacrant, lui, un cinquième de son avant-propos à expliciter l'impact de son ascension sociale sur son appréciation du monde⁵¹. Et de bien stipuler, étant donné ses origines : « Je n'ai donc jamais partagé la vision romantique du peuple qui domine chez les intellectuels. »⁵² En dépit d'une carrière qui en bout de course porterait à ranger ces historiens dans le camp des dominants, la persistance d'un sentiment d'appartenance à des groupes dominés vient à leurs yeux appuyer la légitimité de leur entreprise.

Quant à savoir si, en définitive, cette histoire rencontrera l'accueil favorable qui la rendra pleine-

ment populaire et, par ce biais, à même de produire l'effet politique escompté, c'est évidemment une toute autre histoire...



49 Michelle ZANCARINI–FOURNEL, *Les luttes et les rêves...*, op. cit., p. 9.

50 *Ibid.*, pp. 10–11.

51 Gérard NOIRIEL, *Une histoire populaire...*, op. cit., pp. 10–11.

52 *Ibid.*, p. 11.